

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 19 juillet. Indications pour la Louisiane...

L'ENFER

Monde Commercial.

Qui que nous soyons, de quel que race que nous descendions, à quelque âge que nous soyons parvenus...

Il y a pourtant des faits qui s'imposent à nous et qui sont indéniables. Il s'est produit, devant nos yeux, une véritable révolution dans le mouvement commercial.

L'Angleterre a perdu une grande partie de son prestige dans le monde maritime. Elle n'est plus le reine des océans, comme jadis.

Fait étrange, mais incontestable; les Anglais ont, depuis deux ou trois ans, vendu aux marines des autres nations plus de deux mille navires qu'ils entretenaient sur les mers et sur lesquels elle transportait auparavant plus de deux millions de tonnes de marchandises.

Un navire et important fléteur surgi sur les deux océans. L'Allemagne est devenue, en quelques années, un grand centre de commerce et d'exportation.

Au milieu de tout ce mouvement, Liverpool qui arrivait au second rang n'occupe plus que le cinquième, et ce n'est qu'un perdant constamment du terrain et à grand-peine que Londres conserve le premier rang.

Qui profite de tout ces changements? Les Etats-Unis, qui gagnent tout le terrain que perd l'Angleterre; et l'on peut prédire, à coup sûr, qu'avant longtemps ils domineront les deux océans.

N'est-ce pas eux qui fournissent au reste du monde les grains, les cotons, les produits miniers et forestiers dont il a besoin, sans compter les huiles...

dont il inonde les deux hémisphères?

L'Empire du monde commercial appartient désormais à l'Union Américaine.

Alphonse XIII

Saint-Sébastien.

D'un correspondant de Saint-Sébastien, 7 juillet:

C'est la première fois qu'Alphonse XIII, dégagé de la tutelle que lui imposait la Constitution, vient en Roi à Saint-Sébastien, sa résidence d'été.

La population lui est reconnaissante d'être resté fidèle aux traditions de son enfance, qui chaque été le conduisaient sur cette plage, où il a grandi et où il s'est fortifié sous le beau soleil de la Cantabrie, attiédi par la brise de l'Océan.

L'enfant royal de 1887, porté sur les bras de sa nourrice, et la foule calquée de ses vœux et de ses espérances, est, aujourd'hui un alerte et vigoureux jeune homme, dont la physionomie est empreinte d'une noble fierté, que sait adoucir le plus aimable sourire.

Le jeune homme, c'est le Roi, et les acclamations qui ont retenti sur son passage sont poussées par le peuple basque, le peuple le plus fierement fier du monde et le plus réservé d'habitudes dans ses manifestations.

L'arrivée de la famille royale est, à Saint-Sébastien, le signal de l'ouverture de la saison d'été. Madrid n'est plus dans Madrid. Ce qui reste dans la capitale de basques, fonctionnaires, les ministres à leur tête, et une foule considérable s'étaient rendus hier soir à la gare du Nord pour assister au départ de la Cour.

Le train royal est absolument neuf. Les wagons, construits en Espagne, sont remarquables par leur luxe et par leur grand confort.

Nous voilà loin des lourds carrosses pesamment attelés qui, sur les routes défoncées de la Cantabrie, dont M. de Aulnoy et, plus tard, la duchesse d'Abrantès et Victor Hugo nous ont fait une si effroyable description, conduisaient à la frontière de France Roi, Reine et Infants.

L'arrivée de la Cour a mis en feu la coquette capitale de Guipuzcoa. Dès l'aube, les musiques parcourent les avenues et les boulevards, émettant partout la gaieté.

On sent que la population a oublié, pour quelques heures au moins, les divisions qui l'agitent, pour célébrer la venue du Roi. Vous en aurez la preuve quand vous saurez que le journal républicain de la ville a ouvert une souscription pour aider à l'achat de la réception! Aussi, a-t-on bien fait les choses.

Le pont Santa Catalina et l'avenue de la Liberté sont magnifiquement décorés. Les arcs de triomphe sont ornés avec un goût exquis. Et, tout à l'heure, au passage du cortège, de riches tribunes donneront l'hospitalité aux femmes les plus jolies et les élégantes de l'aristocratie locale et madrilène, et aussi à quelques jeunes cigarières.

L'heure solennelle approche. Il lui rompra le jugulaire. Des convulsions, semblables à celles d'un oiseau qu'on étouffe, agitent le corps de l'inferté.

Elle s'affaissa sur les genoux, puis tomba sur le côté sans faire entendre un cri ni même un râle. Alors un indicible horreur s'empara du fratricide.

Cependant, l'instinct de la conservation lui fit reprendre une sorte d'affreux sang froid. Il s'assura que sa cour était bien morte, passa la porte qu'il avait laissée entrouverte, descendit rapidement l'escalier, demanda le cordon et se précipita dehors.

La foule envahit les abords de la gare. Sous la marquise que pénétraient toutes les antennes télégraphiques, civiles et militaires, et un certain nombre de "senoras" et de "señoritas" dont le charme et la grâce trahissent bien la nationalité.

Le distingué gouverneur M. Beson et le sympathique "alcalde" M. Machimbarrena, coiffés comme les conseillers municipaux du bicorne noir, tenait à la main une petite baguette symbolique, signe distinctif de ses fonctions, sont très entourés.

Une compagnie du régiment de Valence avec le drapeau et la musique est alignée à la droite du salon d'attente, dignement décoré. Mais voilà qu'une sonnerie aigre de clairon retentit. Le train est en vas. Au moment où il stoppe, l'éclair se jette sur les armes de Castille et hinc sur la citadelle, dont les canons laissent des salves répétées, tandis que les cloches sonnent à toute volée et que les cris de "Viva el Rey! Viva la Reyna!" s'élevaient de toute part.

Alphonse XIII descend le premier du wagon, suivi de la reine Marie-Christine et de l'infante Marie Thérèse.

Après les compliments d'usage et les souhaits de bienvenue, de nouvelles acclamations sont poussées, et la famille royale monte dans les voitures de la Cour qu'encadre le superbe escadron de la garde, arrivé cette année de Madrid au grand complet.

Viennent ensuite les équipages portant la maison militaire du Roi, les dames d'honneur de la reine Marie-Christine, le duc d'Almodovar del Rio, ministre d'Etat; le général Linarès, l'ancien défenseur de Santiago de Cuba, commandant le corps d'armées des provinces basques; les hauts fonctionnaires du palais, etc., etc.

La foule est échelonnée sur tout le parcours du cortège. Elle salue chaleureusement Alphonse XIII.

Le spectacle qu'offre l'avenue de la Liberté est féérique. Le Roi, la Reine et l'infante Marie-Thérèse sont l'objet d'ovations continuelles.

De haut des balcons et des tribunes, des centaines de jolies femmes aux toilettes éblouissantes agitent des mouchoirs et lancent des fleurs. Le Roi salue militairement.

Par sa Majesté, ainsi que sa mère, paraissent vraiment émus de cette grandiose manifestation.

Tandis que le canon se cesse de tonner, le cortège arrive en face de la Concha.

A partir du pont de Santa Catalina, le roi a ordonné aux écuyers de service et aux officiers d'Etat-major de se plus élever aux côtés de son véhicule pour lui laisser prendre contact avec la foule. Cette mesure a redoublé l'enthousiasme, et quand le landau royal est arrivé au palais de Miramar, le Roi, la reine Marie-Christine et l'infante disparurent littéralement sous les fleurs.

Parmi les millions des mieux décorés on remarque le Club Cantabrique, la Banque, l'hôtel de Mme Conception de Bracet, présidente des fêtes, et, sur la Concha, la ville Alta, demeure de M. Paul Déroulède, pavotée aux couleurs de France et d'Espagne.

A l'entrée de l'Avenida on admirait un vaisseau symbolique servant de tribune à la chambre de commerce, et dont la forme était une exacte reproduction du vaisseau qui figure dans les armes de Saint-Sébastien.

Il est onze heures quand le cortège arrive devant le palais de Miramar. Une compagnie du régiment de Sicile—un des plus

vieux et plus glorieux régiments de l'armée espagnole—s'y accablait de salutations, salués par des coups de fusil et des joyaux sont bien connus, présentent les armes.

Des vivats chaleureux retentissent. C'est la population de ce quartier de marine, de pêcheurs et d'ouvriers, dont la famille royale est la Providence, qui salue les Rois.

Avec cette liberté de langage qui paraît étonnante à certains républicains hostiles et dédaigneux, ces femmes du peuple interpellent gentiment le Roi et, dans des phrases pleines d'une naïveté enthousiaste, lui adressent des vœux multiples de bonheur. Alphonse XIII remercie aimablement, tandis que les échos des montagnes d'Hernani répètent le dernier des cent coups de canon.

Toute la journée, la ville est remplie d'une joyeuse rumeur. A midi, la municipalité offre à deux cent cinquante pauvres, désignés par la fortune... d'un sort, un banquet dans le pavillon du marché Saint-Martin.

A six heures, grande fête enfantine au "Paseo de las Flores", et les gamins des écoles défilent précédés de musiques et de bandes.

Mais, après le spectacle donné par le cortège royal, la grande attraction sera dans l'illumination féérique de la ville, dans la fête vénitienne qui aura lieu, à l'heure où vont ressembler ces lignes, dans la baie de la Concha, où près de deux cents embarcations évolueront, et dans l'embrasement, tout à fait inhabituel, des montagnes couvertes en volcans!

Le corps royal de l'artillerie se propose, dit-on, d'élever en lettres de fer sur la tour la plus élevée de la citadelle une inscription en l'honneur d'Alphonse XIII.

Ce projet rappelle un incident, cher à tout cœur français, qui marqua la défense héroïque de Saint-Sébastien, en 1813, par les troupes impériales.

Le 15 août de cette année, fête de la Saint-Napoléon, tandis que l'armée anglo-hispano-portugaise courait de fer et de feu la ville et le mont Orgullo, les amis-gauche parent voir au sommet de la citadelle un large transparent lumineux portant: "Vive l'Empereur!"

C'était le "moritari te salutem" d'une poignée de braves, accablés désemparément à ce roc. Tout ce qui nous restait d'Espagne!

X. ANECDOTE. Une amusante anecdote à propos d'Alexandre Dumas.

Il était, comme tous les hommes célèbres, assailli de demandes d'autographe, auxquelles il donnait généralement satisfaction et il avait toujours la plume en main. Les demandes, cependant, devenaient si nombreuses qu'il rêvait d'y couper court.

Un jour, une aimable dame lui écrivit pour solliciter de lui un autographe, "un tout petit autographe".

Le père Dumas prit une feuille de papier, et, de sa plus belle écriture: "Toes mes regrets, madame, répondit-il, mais j'ai décidé de ne plus donner d'autographe". Et après avoir signé il fit mettre la lettre à la poste.

La dame l'ouvrit avec transport; mais elle appartenait probablement à la famille de Caluso, car, après avoir lu les deux lignes du maître: "Quel dommage! s'écria-t-elle. Moi qui aurais tant voulu

à avoir un autographe de lui!... Et, toute désolée, elle déchira le précieux papier.

Edouard VII superstitieux.

Les nouvelles favorables de la santé de roi sont accueillies à Londres avec une joie et se mêlent à certaines incertitudes. L'Angleterre, accablée à entendre dire que le prince de Galles ne succéderait pas à son père, s'est écrié: "All right!" mais il ne sera jamais couronné? Tout récemment, le roi lui-même qui est dit-on, assez superstitieux, a été fâché par un événement survenu par un petit événement dont on nous garantit l'authenticité.

Il y a quelques semaines, Edouard VII présidait à Aldershot un banquet de la 11^e Life Guards dont il est colonel. Le dîner venait de finir et on sortait de la salle à manger, quand un grand bruit se fit entendre: "Qu'y a-t-il?" demanda le roi.—"Sire, c'est le portier de Votre Majesté qui veut de tomber." Une brigade mal assésée avait été soulevée par le poids d'un tabac; il n'y avait là rien d'extraordinaire, mais le roi pâlit affreusement et, pendant quelques instants, fut incapable de parler.

Ainsi également un certain nombre de rumeurs, de dispositions pessimistes qui firent que l'Angleterre n'a pas combié extraordinairement surprise quand apparut dans le "Strand" le célèbre télégramme: "Couronnement remis à une date ultérieure."

AMUSEMENTS. WEST END.

Voilà plusieurs semaines que l'orchestre Escobacker se fait entendre au West End, et ses succès sont plus vifs à l'heure qu'il est, que le premier jour.

Impossible de mieux composer un programme que ce ne le fait le nouvel impresario, impossible de rêver de meilleures exécutions. Aussi le public acclamé se portait-il avec empressement sur les bords de la mer pour y jouir d'un excellent concert se même temps que d'une excellente brise.

Nous avons vu, depuis quelques années, bien des orchestres, bien des troupes, au West End, aucune artiste n'y a fait autant d'effet que Charmine, à la fois jolies et gracieuses, elle apporte une rare dignité dans les exercices les plus difficiles et le public ne se lasse pas de l'applaudir à tout rompre.

Quant à Miss Ann Arnoldson, elle est l'heureuse propriétaire d'une très jolie voix dont elle connaît le prix, et qu'elle manie avec une rare habileté.

Installe de revenir aujourd'hui sur les merveilles que nous états tous les soirs le vitagraphe. Un des plus grands charmes de ce genre de spectacles, c'est qu'il varie chaque jour. Autant de soirées successives, autant de vases nouvelles.

Orpheum Athletic Park.

An commencement de la semaine qui se terminait, hier soir, la troupe Olympia nous avait fait de très belles promesses—"La Mascotte" et la "Pernia Bride" ont fait qu'elle les a libérées et généralement tenues, comme elle les tient toutes, de suite. Aussi la salle n'a-t-elle pas désempalé depuis dimanche.

Hier soir, la salle était aussi comble que le premier jour. Il se sera de même ce soir et la troupe doit interpréter un des opéras les plus populaires et les plus célèbres de répertoire moderne—"Fra Diavolo", un chef-d'œuvre incomparable, inimitable, datant de trois quarts de siècle et aussi jeune aujourd'hui que le premier jour. Quel amateur ne

se rappelle avec délices les couplets célèbres de plus terrible et de plus dédaigneux des bandits italiens, qui ont fait le tour du monde, au milieu des braves des parterres des deux mondes. Après Fra Diavolo d'heureux mémoire viendra la reprise des "Two Vagabonds", et une autre comédie jouant de la même sorte. Il y a à l'empressement de quel faire connaître les talents et les voix de Miss Lettie Kendall, de Miss Elvira Cruz de M. Weston, un de nos plus gracieux barytons d'opéra comique.

Athènes Louisianais.

CONCOURS DE 1902.

L'Athènes propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "LA GRESION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSEQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 mars 1902 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athènes, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits en français, mais ils peuvent être écrits en anglais, espagnol, italien, portugais, etc., etc.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, portant une étiquette sur laquelle sera reproduit sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athènes. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On reniera, pour la circonstance, tous les déments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, B. BOUTIN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Liste des navires dans le port.

Table with columns: Navire, Destination, Arrivé, Partira. Lists various ships and their schedules.

MARCHE AUX BESTIAUX.

Marché aux bestiaux de la Nouvelle-Orléans. Détails sur les ventes de bœufs, vaches, chevaux, etc.

ACCABLÉ! MARIANI. Vin tonique fameux. Dans le monde entier.

Table listing various steamship lines and their routes, including Atlantic, Pacific, and other services.

BULLETIN FLUVIAL.

Table providing river navigation schedules and information for various waterways.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur. Bateau de dimanche 20 juillet 1902.

MARCHE AUX BESTIAUX.

Détails sur le marché aux bestiaux, incluant les prix et les quantités de bœufs, vaches, chevaux, etc.

vivement son frère, et, sans son aide de la poudre, cette hère de son lit pour s'emparer de précieux objet qu'on lui avait confié.

—Voleur! dit-elle, va-t'en... sors d'ici, on t'appelle au secours! Maloïel avait arraché les dentelles des mains de sa sœur et les avait prestement remises sous son veston.

Il recula vers la porte: —Tais-toi, dit-il, je l'aurai mille fois demain... Tu diras qu'on t'a volée... voudrais-tu me faire aller au bagne? —Non, reprit Amélie, mais rends-moi mes dentelles et va-t'en ou je cris, j'appelle au secours, je casse un carreau d'un coup de poing et toute la rue enlève!

—Reveille-toi, les yeux brillants d'indignation et de colère, la jeune fille avait saisi son frère par le collet.

—Et, de ses mains crispées comme des serres d'oiseaux de proie, il enserra le cou de la jeune fille.

Il lui rompra le jugulaire. Des convulsions, semblables à celles d'un oiseau qu'on étouffe, agitent le corps de l'inferté.

Elle s'affaissa sur les genoux, puis tomba sur le côté sans faire entendre un cri ni même un râle. Alors un indicible horreur s'empara du fratricide.

Cependant, l'instinct de la conservation lui fit reprendre une sorte d'affreux sang froid. Il s'assura que sa cour était bien morte, passa la porte qu'il avait laissée entrouverte, descendit rapidement l'escalier, demanda le cordon et se précipita dehors.

En quelques minutes, il fut loin de la maison qu'il venait de soulever par un crime.

Cette nuit-là, Zidor, était resté dans un état de demi-sommeil, toujours en proie à des idées noires.

malfaiteur. Mais il était amoureux et jaloux, et l'amour et la jalousie sont les mortels ennemis de la logique et de la raison.

Zidor, j'absolument insensé, s'imaginait voir l'amoureux d'Amélie.

Il se précipita dans la chambre de sa sœur, et se mit à réveiller toute la maison par ses cris; mais la surprise, la douleur et la rage le clouèrent sur place et le rendaient muet.

Il s'éprouvait, dans la région du cœur, une souffrance physique atrocement lancinante.

Se figure-t-elle convertie d'une sueur froide, et ses lèvres blêmes murmuraient: —Mentouse!... trompeuse!... vipère! ta se empoisonné mon cœur!

Le pauvre garçon entra dans sa chambre au dernier degré de l'exaspération et du désespoir.

Atout il avait tout perdu dans ce monde; on lui avait volé sa poitrine; celle qu'il regardait comme son amie n'était qu'une infâme hypocrite qui s'était indignement moquée de lui.

Un instant, il eut l'idée d'aller frapper à la porte de Mélie et de la couvrir d'outrages.

Puis il se laissa tomber sur une chaise et se mit à sangloter. Tout à coup, une grande révolte vint faire diversion à sa douleur et à sa colère.

—Pour sûr, se dit-il, que je ne resterais pas à Paris... Je ne

veux plus revoir Mélie... Je veux m'en aller bien loin, bien loin... On m'a dit qu'en Angleterre le petit article de Paris se vendait très bien... Zut! pour les amours... Je vais faire ma fortune... Quand je serai riche, toutes les femmes seront à mes genoux.

On sait qu'il y avait dans la chambre du camelot une très grande malle.

En moins de deux heures, Zidor y fut empli ses habits, son linge et toute sa paoutille.

Il se vêtit avec un certain soin, charges sa malle sur ses robustes épaules et descendit l'escalier, après avoir jeté une malédiction vers la porte d'Amélie.

La patronne de l'hôtel, une grosse femme flasque, à mine alcoolique, était sur la porte du barreau.

—Je m'en bats l'œil, dit le garçon. —Moi, je le regrette, reprit la logeuse. Il payait rabie sur "l'oncle!"

Tant qu'il fit nuit, Maloïel erra par les rues dans un état d'égarement moral qui l'empêchait, provisoirement, de ressentir des remords.

Un lever du jour, il entra chez un marchand de vins, situé rue Drouot, où des ouvriers marguerra, qui avaient passé la nuit dans l'imprimerie d'un journal, tuaient le ver avec du vin blanc ou du cognac.

Il se précipita sur le haut de choses indifférentes.

Maloïel ou toutes les peines du monde à s'empêcher lui-même de l'interpeller et de leur demander s'ils avaient entendu parler d'un crime qui aurait eu lieu rue de l'Étoile.

Le père Schomès, qui n'avait pas de coquins, venait d'ouvrir lui-même sa boutique et était en train de s'installer à son comptoir, lorsqu'il vit apparaître Maloïel.

—Vous avez la chose? demanda-t-il en homme qui sait le prix du temps.

—Oui, répondit Maloïel. —Ou cela? —Lol, sous mon veston... —C'est vrai!... ça fait à peine une besace!... Vous ne les avez pas aimées, au moins?... —Soyez donc tranquille, je sais manier les affaires de femme.

—Venez dans mon arrière-boutique... Maloïel suivit le vieil Ulmo dans une pièce qui faisait suite à son magasin et qui dissimulait un rideau d'étoffe algérienne fort sale.

Il y avait là, entassée, sans ordre apparent, des objets sans la moindre valeur et de véritables trésors.